

La patience de la panthère

Mis en ligne le 05/07/2017



© Fanny Morizot

C'est au Kirghizistan, au cœur de l'Asie centrale, que le philosophe Baptiste Morizot est parti pister la panthère des neiges, "fantôme des montagnes". Au fil des journées sur les traces de ce très rare félin, il a médité sur la patience dont les êtres humains – comme les grands prédateurs – sont capables.

1

Publié dans



Juillet-août 2017

n°
111

Tags

Baptiste Morizot, Panthère, Nature, Animalité, Patience

À l'entrée de la réserve de Naryn, nous répartissons le bât sur les chevaux qui vont nous emmener en expédition. Nous passerons plus de onze jours en autonomie totale, dans une réserve intégrale interdite aux humains, sanctuaire pour tous les autres vivants qui peuplent les crêtes, les hauts plateaux steppiques et les forêts d'épicéas. Seuls les rangers et les scientifiques ont le droit d'y pénétrer.

L'expédition se donne pour objectif le suivi de la faune sauvage de la réserve par des pratiques de science participative. Écovolontaires, nous allons appliquer les techniques issues de l'écologie scientifique : observations, relevé d'indices de présence, comptage, et les transects, ces randonnées sur

des trajectoires très précises, reliant des points GPS. Les grands prédateurs et les rapaces sont à l'honneur : localisation des aires de nidification de l'aigle royal, comptage du vautour de l'Himalaya, pistage de l'ours, suivi du loup et, surtout, recherche sans relâche de celle qui a donné son nom à l'organisation non gouvernementale à l'origine de cette expédition, OSI Panthera (Objectif Sciences International) : la panthère des neiges, le «fantôme des montagnes». Il faudra trouver ses traces, ses chemins immatériels, du fond des vallées glaciaires aux crêtes enneigées. Nous allons remonter la rivière Naryn, qui se jette loin derrière nous dans le fleuve Syr-Daria.

Aller voir ce qu'il y a derrière

Les jours passent. Nous arrivons à la cabane d'Umeut (prononcez «Ü-meute»), chalet de rondins au toit recouvert de prairie. Ce sera le camp de base pour une expédition exigeante : monter à la crête d'Umeut, à 3 900 mètres d'altitude, et la longer en un transect long de plusieurs kilomètres.

Nous chargeons les chevaux avec les tentes, pour aller dormir juste sous la crête, dans des paysages défiant l'imagination, interminables barres rocheuses dans le ciel. La montée commence, plus de 1 000 mètres de dénivelé, dans les buissons de *Myricaria* et les pierriers. Penchés sur l'encolure, rênes courtes, nous traquons les indices. Nous nous arrêtons souvent pour scruter les pentes, les rangers kirghizes pointant d'invisibles bouquetins que nous distinguons à peine aux jumelles. Enveloppés dans leurs parkas militaires, les rangers en rient, comme de tout ce qui arrive.

Nous chevauchons sous l'orage de grêle, le sol d'humus couvert de cailloux blancs de glace. Dans mon carnet humide, j'écris : «*Le poncho du cavalier protège le cheval du chanfrein jusqu'à la queue, et sa chaleur montante m'enrobe sous la cape – échange de bons procédés.*» Le convoi s'arrête : le chemin à peine ébauché a été arraché devant nous par une crue de la rivière. On s'active, terrassant le sentier devant les chevaux à coups de pelle et de pioche, sciant les troncs, débitant les obstacles à la hache, contre cette habitude obstinée de la forêt qui travaille à se refermer. Construisant le chemin contre l'inépuisable ravinement du monde.

Le soir tombe, et nous arrivons sous des trombes d'eau au petit plateau tapissé d'herbe grasse qui accueillera notre camp. Nous assurons notre meilleure performance de montage de tente. Et puis l'orage s'arrête, le ciel se dégage, et nous sommes sans doute au centre du monde, puisque tout, autour, coupe le souffle et élève cet étrange ciel qui est dedans, et que certains appellent âme.

Tous les jours nous travaillent comme le vent la silhouette des arbres, par leur intensité sensorielle : les rafales glacées qui traversent le corps, comme si nous étions des fantômes, des vents nous aussi, mais nous continuons à avancer transis, puis vivifiés d'être devenus immatériels. Les orages de grêle nous clouent sur nos chevaux ; toutes ces intempéries que l'on avait appris à fuir, qui ici un instant nous effraient, mais que nous traversons (car il n'y a nulle part où fuir, où s'abriter), pour enfin comprendre, transformés, essorés, traversés, trempés, qu'il n'y avait rien à craindre. Puis les soleils caniculaires nous séchent, et, partout, les paysages immenses rentrent au forceps dans les yeux, nous faisant dedans aussi vastes qu'eux ; et la pluie glacée à nouveau, les déséquilibres des sols crevassés, du bush, l'amble du cheval le long des corniches de vertige, la traversée des rocailles, des torrents, des taillis, mille sols pour les pieds auxquels s'ajuster, exerçant ce qu'il y a de si intelligent dans un corps vivant. Intensité physique aussi : avancer sur des terres qui ne connaissent pas le sentier, les rotules branlant dans les pierriers, sur des travers qui ne sont pas faits pour l'humain, puis se laver dans l'eau glacée, la peau malmenée par les genévriers cinglants, mais toujours joyeux, d'être surélevés au-dessus de soi, toujours tranquilles, après avoir désappris chaque jour un peu plus la peur infondée de la grêle, de l'éboulis et des vertiges.

Le lendemain matin, nous trouvons notre première empreinte de panthère, parfaitement dessinée dans la glaise, sur la ligne de crête, que nous longeons entre orages et soleils. Alors, des heures durant, nous enquêtons, à pied, sur cette crête esseulée, aplat battu des vents, royaume inaccessible, où nous ne reviendrons jamais.

(Et qu'y a-t-il, sur la crête d'Umeut, à part du vent et des souvenirs ?)



© Fanny Morizot

Faire lever les habitats invisibles

Ce qui est fascinant dans le pistage, c'est son absolue absence de spectaculaire. Ici il n'y a rien, dit l'humain. Une crête désolée, toute de rocs et de neige, un désert de solitude. Mais quelques signes qui attirent l'œil, un certain art de regarder, font monter l'intuition que le désert sauvage pour nous est le foyer d'une multitude d'autres. À mesure que le regard s'affine, des habitats entiers, souverains, ordonnés, émergent : sur la crête même, les sentiers à peine visibles de la panthère, révélés par quelques poils déposés sous des blocs rocheux au croisement des chemins, marquages territoriaux. Quelques dizaines de mètres plus bas apparaît le sentier propre de ses proies, les bouquetins d'Asie, révélé par les laissées dans les éboulis. Encore plus bas, nous tombons sur des marquages de loups. Les bouquetins habitent ainsi en équilibre entre leurs deux prédateurs, panthères des crêtes et loups des vallées. Leur défense consiste à s'enrocher dans des corniches inaccessibles où ils sont le plus en sécurité, car ils sont virtuoses des verticales. Le paysage se structure, les signes sont partout : les habitats sont imbriqués, tout est peuplé, le désert n'existe pas, il n'y a que des foyers partagés. Si discrets qu'on les a oubliés.

L'habitude animale, en effet, transforme rarement le paysage comme nos routes et nos maisons. Elle laisse des indices et des traces infimes, essentielles. Nos habitats humains se caractérisent par ce bâti matériel qui transforme la matière. On pourrait en déduire que les autres n'habitent pas ou peu : les oiseaux ne transforment pas le ciel ni les dauphins la mer, pense-t-on. Mais c'est un préjugé de primate épris de technique : les autres animaux habitent aussi, de manière moins manifeste. Leur «habiter» émerge par le pistage, qui révèle leurs chemins familiers, ces chemins qui agencent leur domaine vital de manière très raffinée, reliant les points d'eau, les lieux de nichée ou de couvaison, les dortoirs, les points de vue, les aires de jeu et de parade... Les habitudes sont l'habitat invisible de l'animal non humain : son aménagement immatériel du territoire. Les sentes visibles n'en sont que les traces. Dès lors que l'on s'exerce à le connaître, il devient possible de faire des hypothèses sur les points clés de son monde vécu – et d'y poser des pièges photographiques. Nous en installons plusieurs au milieu de cette foule absente.

« Être aussi sale que la terre, la forêt, les prairies – c'est-à-dire aussi parfaitement propre qu'elles »

Les loups, les panthères demeurent invisibles – peu importe, nous les pistons parmi les crêtes : mieux que de les voir de nos yeux, nous voyons par leurs yeux, nous approchons leur monde par leur perspective, autant que notre plasticité de «vivant-comme-eux» le permet.

Dix jours d'expédition déjà, entre 2 500 et 4 000 mètres d'altitude. Pas un humain, pas un écran, des chevaux, des odeurs, des méandres, des coteaux, des temps qui passent au ciel comme en accéléré. J'écris : *«Être à chaque fois juste où le corps désire être, se caler sur une touffe, se coucher dans les feuilles, n'importe où chez soi et toujours chez tant d'autres, un foyer inappropriable, partagé, enchevêtré. Être aussi sale que la terre, la forêt, les prairies – c'est-à-dire aussi parfaitement propre qu'elles.»*



Yourtes © Fanny Morizot

Une ancestralité animale partagée

Plus qu'un jour avant de quitter la réserve et la rivière Naryn. Ce matin encore, nous cherchons du regard, sur les crêtes, les traces de la panthère, et sa silhouette. J'aperçois un animal très loin, virgule vivante tout au bout des jumelles, indéniablement vivante, quoique presque invisible dans le chaos rocheux. Il disparaît. Je note : « *Chercher à voir sans voir. Joie de scruter. Joie de scruter sans trouver, joie qui s'autonomise. L'attente, l'imminence, l'ardente patience. Chercher, chercher à voir l'extérieur tacheté de la panthère des neiges, est bénéfique à l'intérieur de l'homme.* »

Chercher à voir la panthère des heures durant aux jumelles, au scope, s'égratigner les yeux sur chaque crête et chaque rocher, laisser couler longuement les larmes d'éblouissement sur les joues derrière l'objectif, chercher juste à la voir, avec un intérêt si ardent et de manière si désintéressée, juste poser le regard sur elle comme une aile sur le vent – mais qu'est-ce qui fait durer au dedans ce désir interminable, ce désir de la voir ?

Nous nous couchons dans l'herbe, sans un seul mot, afin d'améliorer l'observation aux jumelles, et la quête reprend. La densité de l'attention est presque solide autour, le ciel passe insouciant sur nous, qui ne sommes plus que des regards.

Tout à coup, je saisis dans toute sa clarté que c'est avec la patience de la panthère, la sienne, que je cherche la panthère. Je risque cette conjecture : cette aptitude étrange qu'est la patience amoureuse dans la recherche, l'ardente patience, l'intense maîtrise de l'attention, serait une *ancestralité animale* déposée en nous. Un héritage de cette phase de notre passé de primates, il y a quelque deux millions d'années, quand, de cueilleurs frugivores, nous sommes devenus pisteurs partiellement carnivores. C'est avec la patience de la panthère qu'on piste la panthère. Ce n'est pas une métaphore, c'est une *ancestralité animale partagée*. Ce phénomène ressemble à ce que les biologistes appellent une *convergence évolutive* : un segment d'aptitude partagé du fait d'une histoire évolutive momentanément similaire. La convergence est un concept de théorie de l'évolution qui caractérise des traits qui se ressemblent en profondeur chez deux espèces, alors même que leur ancêtre commun ne les possédait pas. Par exemple, les nageoires hydrodynamiques des dauphins (mammifères) et des requins (poissons cartilagineux) sont profondément analogues, parce qu'elles ont connu des pressions de sélection très proches sur de longues durées d'évolution. La recherche la plus contemporaine enquête désormais sur la possibilité d'appliquer ce concept, pas seulement aux organes du corps, mais aussi aux comportements. En s'appuyant sur cette notion, on peut construire l'idée d'« ancestralités animales de l'humain », les chercher jusqu'en nous-mêmes, dans notre héritage sédimenté, pour mieux comprendre qui nous sommes. La patience de la panthère, comme aptitude comportementale, ferait partie de ces matrices cognitives et émotionnelles que nous partageons avec certains vivants, ceux avec qui nous avons partagé des conditions de vie écologiques durant une longue phase d'évolution. Car c'est avec cette même ardente patience que scrutent tous les vivants qui ont évolué dans un monde où ils doivent repérer et capturer la vie qui nourrira leur vie, les chasseurs à l'affût et à l'approche. À nécessités écologiques analogues, pressions de sélection analogues, et donc solutions comportementales analogues. Lorsqu'il y a un avantage à être un observateur de ses proies, patient, concentré, riche de désirs maîtrisés, ce trait comportemental s'inscrit dans votre dynastie de vivant du fait de la sélection naturelle. Cette patience serait ainsi un don de l'écoévolution.

« C'est en panthères que nous désirons la panthère »

On dit que la patience est un propre de l'homme. Pourtant, si nous acceptons d'enquêter sur son origine, non pas à l'échelle de quelques millénaires de civilisation, mais à l'échelle des millions d'années de notre évolution, si nous acceptons d'en faire la généalogie nietzschéenne mais à l'échelle des temps géologiques, l'origine de la patience apparaît dans une autre clarté : ce serait ainsi la période évolutive de pistage, de chasse à l'affût et à l'approche dans la lignée humaine qui aurait fait apparaître le type bien particulier de la patience de la panthère.

Il faut être précis pour s'extirper des vieux mythes qui disent qui nous sommes, il faut comparer. Nos cousins, les autres primates frugivores, si vous les observez bien, ne scrutent jamais avec une telle durée, une telle curiosité, une telle intensité les *autres* espèces, ils sont obnubilés par leurs sagas familiales interminables. C'est qu'ils n'ont pas connu les pressions de sélection puissantes portant sur les traits du prédateur. La patience du bouquetin qui scrute n'a pas la même texture ni la même tonalité affective ; c'est la vigilance face au danger possible, elle n'est pas veinée de désir.

À regarder sur la rivière Katmai en Alaska, grâce aux caméras pièges qui tournent en continu, une femelle grizzly qui attend sur un promontoire au milieu du torrent, si patiente, si appliquée, immobile, tous sens aux aguets, colosse délicat, on voit bien que c'est une vertu animale, cette patience désirante. Une vertu animale dont nous avons aussi hérité, et détournée ensuite vers des activités aussi étranges, par exemple, qu'écouter l'instituteur sur le banc de l'école, oursos subvertis.

Nous avons, bruissant en nous, mille ancestralités animales sédimentées, issues d'un long passé, mais elles ne s'expriment pas toutes dans les mêmes conditions. Ici, c'est en panthères que nous désirons la panthère.



Un ranger kirghize posant un piège photographique sur une crête © Fanny Morizot

Dans un monde sans proie

Plus précisément encore, c'est avec une patience de panthère *repue* que nous la pistons, celle du naturaliste et photographe animalier, de tout enquêteur, de tout chercheur, chineur, explorateur des rues, des livres, du Web. Issue de notre passé de chasseur-cueilleur, forgée par près de deux millions d'années d'évolution, disponible pour mille fins à inventer désormais. Déparée de toute envie d'attraper et d'ingérer, par des changements de mode de vie, des conditions d'expression nouvelle de la même ancestralité, qui la combinent ici avec d'autres.

Notre vie actuelle de pisteurs «dans un monde sans proie», selon l'expression de Paul Shepard [1925-1996, *l'un des premiers philosophes environnementalistes*] permet une réinvention et une réaffectation des matrices cognitives et émotionnelles issues de la vie de nos ancêtres, vers mille choses improbables. Nous avons exapté, c'est-à-dire détourné, cette ardente patience vers tant d'autres objets du désir.

Bien sûr, nous avons aussi d'autres patiences, nous avons été frugivores et cueilleurs bien longtemps avant de nous intéresser aux autres espèces. Nous avons hérité une autre patience de cette époque, celle du cueilleur qui inlassablement flâne, choisit et délicatement collecte mille végétaux. C'est la patience nonchalante du chevreuil qui choisit ses herbes préférées et connaît jusqu'aux écorces particulières capables de soigner ses maux de ventre au printemps. La joie de sélectionner, de classer, de distinguer, d'ordonner dans l'esprit sont probablement en partie des héritages

« Les institutions, les mœurs, les systèmes techniques,

des matrices comportementales de l'animal cueilleur sélectif que nous fûmes. C'est une ancestralité d'herbivore exigeant sédimentée en nous. Le naturaliste occidental croit y voir sa spécificité d'esprit humain abstrait, scientifique, désintéressé – en héritier ingrat d'aptitudes et de formes d'attention qui sont un héritage animal. Il les a détournées de leur fonction originelle, pour pratiquer la science de la taxinomie, mais c'est à ses ancêtres qu'il doit reconnaissance pour pouvoir le faire, et pour aimer le faire. L'évolution vous donne un intérêt joyeux et immodéré envers ce qui est bon pour vous. Ainsi, les matrices comportementales encapsulent en nous des puissances et des désirs mêlés. Une minute de recueillement ici, en guise de gratitude, dans un type étrange, nouveau, nécessaire, de culte des ancêtres – de nos ancêtres préhumains.

pondèrent et hybrident en nous différemment ces ancestralités
 >>

Si nous sommes si libres, alors, ce n'est pas que nous n'avons pas d'instincts : c'est que nous en avons des multitudes, ils bruissent et se recomposent indéfiniment en nous, par nos modes de vie et nos décisions. Ces ancestralités animales sont susceptibles de former des affects, des désirs, des tempéraments nouveaux, car de la plus ancienne à la plus récente, elles sont *simultanément* « disponibles à la surface » de notre expérience, et donc offertes à la combinaison. Elles sont la palette, chacun est le tableau. Nous sommes riches de mille animalités intérieures, comme les autres animaux d'ailleurs, mais notre mode de vie culturel et technique permet de les combiner de manière plus plurielle. De les exprimer dans des constellations indéfiniment nouvelles. Les institutions, les mœurs, les systèmes techniques, pondèrent et hybrident en nous différemment ces ancestralités. Chaque culture module en mille expressions les animalités héritées par tous.



La dernière bergerie avant l'entrée dans la réserve de Naryn © Fanny Morizot

Métamorphose animiste

Pratiquer la patience de la panthère revient à «activer en soi les pouvoirs d'un corps différent», comme l'écrit l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro : ce n'est pas une vertu morale d'élévation au-dessus de l'animal archaïque, ce n'est pas une muselière mise par la Raison à nos passions prétendument bestiales. C'est une métamorphose au sens animiste, mais enrichie d'une compréhension écoévolutive de ces puissances animales qu'on porte en soi.

Car la patience comprise comme maîtrise de ses impulsions et de son discours intérieur, conçue dans toute la philosophie, du zen au stoïcisme, comme sol de la sagesse qui cherche, se trouve probablement à de plus hauts degrés chez le lynx à l'affût, chez l'ours pêcheur, chez la panthère à l'approche que chez nous. Ils possèdent davantage cette liberté à l'égard des pensées parasites (qui est aussi leur impuissance). Il nous faut l'acquérir. Nous humains sommes assaillis à chaque fois qu'il faut être pleinement là par ce discours intérieur infini qui éloigne de la pleine conscience. Les dispositifs de captage de l'attention contemporains nous rendent incapables de fixer la concentration sur un instant, sur un désir, d'aller au rythme des choses.

Seul le penseur occidental est assez fou pour croire que la sagesse consiste à s'éloigner de l'animal en lui, à s'élever sur ses décombres : le sage zen entend bien se rapprocher de son chat, de ses puissances de sagesse propre. Il y a une éthologie des sagesse animales. La sagesse de la panthère s'élargit au-delà de son ardente patience. La souveraineté du félin solitaire, sa capacité à inhiber la pensée associative aliénante, à jouir des plus infimes dons du monde vivant autour, en font un maître de sagesse domestique

« Le félin solitaire est impérial sans empire autre que sur lui- »

qui inspire les plus sages, en inventant une allure de la vie que les humains, primates sociaux voués aux jeux de pouvoir et d'influence, n'ont pas su inventer seuls. Pour des raisons d'évolution, le félin solitaire a inventé une forme de vie qui est une souveraineté sans sujets. À regarder bouger la panthère des crêtes, ou votre chat, il est clair qu'ils ont trouvé une majesté que les grands rois de la terre ont rarement atteinte. Leur indépendance est le privilège éthologique des rois sans royaumes, indétrônables parce qu'ils n'ont rien à perdre. Le félin solitaire est impérial sans empire autre que sur lui-même.

même >>

C'est le jour du départ. La panthère de chair est restée invisible sur les crêtes. Mais nous l'avons sous la peau désormais, activable pour vivre fortifié, plus vivant et plus sage. Et puis, à force de la chercher depuis l'intérieur de son point de vue sur le monde, nous avons fini par la connaître, grâce aux savoirs délicats de notre guide et des rangers. Les pièges que l'on a posés sur ce que l'on espérait être les chemins familiers des panthères des neiges sont en marche, avec leur patience mécanique, mais infaillible, machines qui portent notre désir de voir et de savoir jusque dans notre absence, jusque dans le silence des vallées glaciaires.

Quelques mois après notre retour, nous recevons un e-mail des rangers qui sont retournés sur les crêtes à panthères pour relever les pièges à la fin de l'été : elles sont là, regardez.

Par **BAPTISTE MORIZOT**

Enseignant-chercheur en philosophie à l'université d'Aix-Marseille (Ceperc), il a signé *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant* (Wildproject, 2016, prix de la Fondation de l'écologie politique 2016 et prix littéraire François-Sommer 2017) et *Pour une théorie de la rencontre. Hasard et individuation chez Gilbert Simondon* (Vrin, 2016).

[Ajouter un commentaire](#)

© Philo Éditions 2017. Tous droits réservés - À propos - Contact - [Signaler un contenu illicite](#) - Mentions légales - Crédits